

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 35

Artikel: Une chèvre pour appât
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194453>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

transporter à de grandes distances, soit pour les soustraire au danger, soit pour les conduire à quelque plantureux marécage.

Cet intéressant oiseau possède une autre qualité essentielle : il figure merveilleusement à la broche. Nul rôti ne peut rivaliser avec une bécasse bien en chair.

Aujourd'hui, le beau temps de la chasse est passé. Celui qui ne veut pas rentrer chez lui sans avoir tué quelque chose, en est réduit à faire la chasse aux puces de son chien.

Mais il y a la question d'amour-propre.

Certain Gascon s'en tirait en disant d'un air dégagé : « Peuh ! le gibier craint tant mon fusil qu'il se met hors de portée. »

Ce qui est plus commode, c'est de passer chez un marchand de gibier. C'est une façon de rectifier son tir.

En ce cas, il faut au moins simuler une blessure sur la tête.

Un chasseur avait négligé de le faire. Sa femme lui dit : « Mais où donc ce lièvre est-il blessé ? » Il répondit tranquillement : « Nulle part ; mon coup de fusil l'a tellement effrayé, qu'il est mort de commotion. »

Toutes les femmes ne s'y laissent pas prendre. Telle qui avait trouvé une pièce par trop faisandée, dit, le lendemain, à son mari : « Mon ami, promets-moi de ne pas tuer du gibier avancé aujourd'hui. »

Un petit délassement pour terminer, messieurs les chasseurs : Essayez de répéter plusieurs fois de suite, sans vous arrêter et sans fautes de prononciation, cette phrase : *Un chien de chasse sachant chasser.*

Essayez donc !

La cuisine coréenne.

La guerre qui se poursuit actuellement entre la Chine et le Japon, fournit aux journaux l'occasion de nous entretenir des mœurs de ces lointains pays. Le *Pot-au-Feu*, entre autres, publie sur la cuisine en Corée des détails piquants que lui a communiqués le colonel Chaillé-Long, ancien chef d'état-major de Gordon-Pacha et ancien consul général des Etats-Unis :

« Le Coréen se couche en même temps que le soleil et se lève avant l'aube. Une immense cloche publique, appelée In-Kiung, donne le signal de fermer les boutiques ; les rues qui, durant la journée, fourmillent de monde, deviennent en un instant silencieuses et désertes. Avant de s'étendre sur sa natte, le bon Coréen se bourse l'estomac de *pap* (riz), après quoi il ingurgite, tout en jouant

un jeu semblable au tric-trac, une quantité formidable de *sul* (eau-de-vie de riz fort enivrante). J'oubiais de vous dire que le Coréen est un buveur formidable, et il n'est pas rare de voir sa femme lui tenir tête.

» Le *pap*, qui constitue la nourriture principale, est du riz lavé dans l'eau salée, puis bouilli. Cette préparation, usitée d'ailleurs au Japon, lui donne une blancheur de neige qui le rend fort appétissant. On le verse dans un grand seau autour duquel s'accroupit la famille.

» On mange, comme en Chine, avec des cuillers et des bâtonnets ; assiettes, fourchettes et couteaux sont inconnus. Toute la vaisselle est en cuivre ; quelques rares mandarins se servent de bols en porcelaine gris pâle imitant la porcelaine.

» Le Coréen a aussi son pot-au-feu qui s'appelle *kimchi* : boeuf bouilli avec navets, oignons, radis et racines variées, fortement assaisonné de poivre et de sel et accompagné d'une sorte de choucroute à l'odeur éccrante.

» Le poisson tient encore une grande place dans la cuisine du pays. On le mange très avancé et même pourri. L'indigène ne dédaigne pas, en outre, de le déguster cru, et l'on voit fréquemment des pêcheurs à la ligne, accroupis au bord de la rivière, plonger le poisson qu'ils viennent de tirer de l'eau dans un vase de *soy*, — sauce très épicee, — puis le croquer tout vivant. Le *bo-boi*, salade d'arêtes de poissons, est une grande friandise.

» Mais le régal suprême, aussi apprécié du coolie, quand il peut s'offrir ce luxe, que du roi Li-Hi, c'est la viande de chien. Une soupe au chien est le *neç plus ultra* de tout Coréen.

Une chèvre pour appât.

On nous écrit du Jura :

Depuis une quinzaine de jours, il n'est bruit dans la contrée que des méfaits d'un loup ou autre carnassier ayant élu domicile dans nos montagnes.

Le gigot de mouton est-il préférable à la longe de veau, ou l'agneau se désaltérant dans l'onde pure aurait-il froissé les susceptibilités de maître loup ? telle est la question qui se pose à la vue du massacre de tant de moutons dans le Jura. Une chose est bien certaine cependant, c'est que Sa Majesté a d'abord épuisé la gent moutonnière disponible sur nos pâturages, avant de se ruer sur la race bovine.

Donc l'autre jour, la terreur a-t-elle été grande lorsque la nouvelle se répandit que, sur une montagne du voisinage, un veau venait d'être égorgé et en partie dévoré. Il n'y avait plus à en douter, un malfaiteur à quatre pieds rôdait

sur ces hauteurs, et il s'agissait de s'en défaire à tout prix.

Les chasseurs les plus éprouvés des environs prirent leur fusil, et, un beau soir, ils allèrent se mettre en embuscade sur le lieu même où l'animal avait été dévoré. Une chèvre, pauvre victime, choisie comme appât, fut attachée au pied d'un arbre, et tous nos disciples de saint Hubert d'aller prendre leurs cantonnements sur les sapins d'alentour.

Défense de fumer, défense de causer, telle était la consigne.

Mais il fallait, pour attirer le loup, que la chèvre bêlât. Et la chèvre ne bêlât pas du tout, ce qui faisait le désespoir de nos chasseurs.

Après une attente longue et fatigante, l'un d'eux, impatienté, se mit à bêler, en imitant la chèvre d'une manière si frappante, que le loup lui-même devait évidemment s'y laisser prendre.

On peut se figurer l'hilarité que ces bêlements, au sommet d'un sapin, provoquèrent chez les autres chasseurs, qui en avaient comme on dit « mal au ventre. » Vraiment ils se tordaient.

Inutile de dire que le loup ne daigna pas les honorer d'une visite, et qu'en imitant le bêlement de la chèvre pendant un certain temps, on gagne une soif à laquelle le chasseur ne résiste guère.

Chacun descendit de son perchoir, et, après avoir bu un verre à la ronde, la petite troupe regagna ses foyers, en faisant entendre de joyeux chants.

La chèvre suivait, enchantée du résultat, et se promettant bien, si semblable occasion venait à se présenter, de garder le mutisme le plus complet.

Entre veufs.

Depuis la mort de son mari, qui déjà remontait à six mois, Mme de Villeroise ne passait pas un jour sans pleurer et sans aller chaque après-midi au Père-Lachaise arroser les fleurs de la tombe autant de ses larmes que de l'eau prise à la fontaine commune.

Puis elle restait des heures entières tantôt agenouillée sur la pierre, tantôt accroupie sur un pliant, plongée dans l'immobilité du désespoir.

En cet état, elle murmurait à voix basse des phrases inachevées et engageait avec le défunt des conversations intimes, profondes, mystérieuses, où elle donnait à la fois l'interrogation et la réplique.

Veuve sans enfants à vingt-six ans après trois années qui lui avaient semblé passées dans le paradis, elle ne pouvait supporter le vide horrible qui s'était fait tout à coup dans sa vie. Elle avait pris en exécration la terre et tous ceux qui l'habitent.

Elle était particulièrement furieuse contre toutes les femmes qui, plus heureuses qu'elle, avaient encore leurs maris. Elle ne pardonnait même pas à celles qui, mal loties dans leur association conjugale, auraient troqué de bon cœur leur sort contre le sien.